

Décès de Dario Fo, un ancien prix Nobel atypique

Je viens de voir que Dario Fo est mort à l'âge de 90 ans. Et je n'ai pas pu m'empêcher d'avoir une pensée pour l'ami Fellag qui a déclaré à maintes reprises ce qu'il doit à cet écrivain et homme de théâtre italien. Dario Fo, ce n'est pas rien! Lorsqu'en 1997, l'Académie suédoise fait de lui le prix Nobel de littérature le plus atypique de son histoire, elle couronne en fait : «La générosité d'une écriture moins faite pour être lue que pour passer par le corps, la voix et les émotions d'un acteur.»

Déjà, il y a quelque chose d'insolite dans la façon dont il est venu au théâtre. Dans son enfance lombarde, à la fin des années 1920, il fut marqué par le talent de son grand-père maternel qui se faisait véritable troubadour, tenant en haleine son public par des épopées de son cru, pour vendre ses légumes au marché. Il inventa avant la lettre la conjonction du théâtre et du marketing. Aujourd'hui, ça s'enseigne dans les grandes écoles.

Dario Fo, lui, s'est contenté d'y puiser une direction vers une parole qui capte l'attention de ceux qui la reçoivent parce qu'elle passe par le corps, et qu'elle est féroce en faveur de la justice. On l'aura compris, le talent de Dario Fo, c'était l'autodérision qui alerte.

Oui, je comprends qu'il ait pu capter l'attention de Fellag. L'un comme l'autre envisagent le théâtre comme un prolongement à travers le geste et la voix de leurs propres textes. On comprend mieux que Fellag soit aussi écrivain. La seconde parenté, c'est l'héritage. Si Dario Fo reconnaissait à son grand-père le legs de la parole, Fellag revendique,

lui, l'influence de son père qu'il qualifie de «Raimu du Djurdjura». Enfin, troisième parenté, et la plus déterminante, c'est la conviction de la nécessité de l'autodérision comme arme esthétique, et de l'humour sur soi-même.

Bob Dylan, prix Nobel plus atypique encore.

Et je viens d'apprendre que le prix Nobel de littérature 2016 a été remis à... Bob Dylan. Non, ce n'est pas un canular. C'est bien le chanteur américain folk, harmonica et guitare sur l'épaule, héritier des dingues de la Beat Génération, qui est distingué. Et pour quels mérites ? Celui «d'avoir créé dans le cadre de la grande tradition de la musique américaine de nouveaux modes d'expression poétique», dit Sara Danius, la secrétaire perpétuelle de l'Académie suédoise.

Donc le prix Nobel de littérature n'a distingué aucun des quatre favoris de la dernière ligne, à savoir l'écrivain kenyan Ngugi Wa Thiong'o, le Japonais Haruki Murakami, le Syrien Adonis et l'Américain Don DeLillo.

Pas plus que des écrivains qui le mériteraient comme l'Américain Philippe Roth. Mais non, le lauréat, c'est Bob Dylan. Un chanteur de génie, rien à redire, un gourou malgré lui du protest song, et un poète Beat de talent, mais j'avais cru comprendre que le prix Nobel de littérature récompensait l'auteur d'une œuvre littéraire.

Les textes des 500 chansons de Bob Dylan font-ils une œuvre littéraire ?

Visiblement, oui ! En le sacrant, la prestigieuse académie suédoise attribue à son œuvre le qualificatif

de littéraire. On n'est pas obligé d'en être convaincu mais enfin, c'est comme ça.

D'ailleurs, et comme il fallait s'y attendre, cette première attribution du prix Nobel de littérature à un chanteur donne lieu à une controverse aussi passionnelle et sans doute aussi vaine que les immémoriales disputes sur le sexe des anges. Tout le monde a raison et tout le monde a tort.

Les «pour» considèrent Bob Dylan comme un ménestrel des temps modernes et qu'à ce titre, son œuvre littéraire épouse les formes du présent. Il est donc tout désigné pour prendre place dans le palmarès. Les «contre», eux, s'insurgent que le prix Nobel de littérature, que n'a jamais eu Jorge-Luis Borges, la personnification de la littérature du 20 siècle, aille à un chanteur. Tant qu'à faire, pourquoi ne serait-ce pas un Léonard Cohen, un véritable poète, ou même les survivants des Beatles ?

Le romancier français Pierre Assouline, membre de l'Académie Goncourt, dit même qu'attribuer à Bob Dylan «le Nobel de littérature, c'est affligeant (...) Je trouve que l'Académie suédoise se ridiculise».

À la rigueur, et en d'autres temps, on aurait davantage compris que Bob Dylan ait reçu un prix en 1976 pour sa campagne en faveur du boxeur noir Rubin Carter alias Hurricane concrétisée par la chanson éponyme.

Quant aux écrivains nominés, ils n'auront pas même le lot de consolation en recevant par exemple le Grammy Awards, récompense suprême accordée aux Etats-Unis aux meilleurs artistes dans le



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

domaine de la musique. Bob Dylan obtint 12 Grammy dans sa carrière, qui n'est pas finie. De même qu'il a été le récipiendaire d'un Oscar (cinéma), d'un Golden Globe (cinéma et télévision), d'un Prix Pulitzer (journalisme, littérature, musique).

Dario Fo meurt. Bob Dylan, Nobel controversé, se mure dans le silence. Le premier aurait pu lui dire : «Ecoutez ce silence, quel grand fracas il porte en lui ; et rien ne sert de se couvrir les oreilles.»

Et Dylan aurait peut-être pu répondre : «On m'a appelé le Caïd de la Rébellion, le Chantre Suprême de la Contestation, le Tsar de la Dissidence, le Duc de la Désobéissance, le Chef des Piques-assiettes, le Kaiser de l'Apostasie, l'Archevêque de l'Anarchie, et la Grosse Légume. Mais de quoi diable parle-t-on ? Ce sont d'horribles distinctions.»

A. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam

De l'utilité de Saâdani et de la théorie du leurre racontée aux grands enfants distraits que nous sommes devenus !

En recevant Sellal, Fidel Castro ne portait pas son survêtement fétiche des Fennecs. Que faut-il en conclure ?

Qu'il l'avait mis au lavage !

Saâdani est utile. Saâdani est très utile. Dans le livre de contes qu'on nous oblige à boire à gros bouillons et à louches pleines, chaque soir, Saâdani est vachement utile. Lorsque l'ogre Saâdani nous est brandi sous nos nez apeurés de grands enfants, nous nous enfonçons un peu plus sous nos couettes et oublions l'histoire précédente. Les histoires précédentes, celles que nous lisions tout seuls, sans lecteurs officiels et sans contraintes. Et que lisions-nous avant que Saâdani ne surgisse entre nos pages ? Nous lisions Le Retour de Chakib Khelil. Nous lisions les Aventures extraordinaires des Fennecs au pays des Panamaleaks. Nous lisions La Gazette immobilière sur Seine, Berges 1 et 2. Combien de ces livres succulents gisent maintenant au bas de nos lits ? Beaucoup ! Quantité ! Et à chaque interruption intempestive et éructante, à chaque apparition tonitruante du plus célèbre pompiste de Neuilly-sur-Seine, nous nous égosillons en

troupes dociles, en meutes organisées sur le côté «scandaleux» des propos du SG désigné du FLN, nous nous offusquons de ce que la République soit descendue aussi bas dans les cuves de naphte et nous jurons fidélité aux martyrs et moudjahidine traînés ainsi dans la boue par Ammar. Oubliés les 500 millions de dollars de Saipem. Les plus de 480 millions de dollars de Eni. Le retour extraordinaire de l'exfiltré d'Oran et son accueil par le wali et la zorna. Evacuée la TDZ, la Tournée des Zaouïas. Dans la foulée commandée, dans cette lecture dirigée, nous en oublions aussi qu'un patron du parti historique s'est entremis avec les plus hautes autorités administratives et politiques françaises pour obtenir une carte de séjour et sauter à pieds joints par-dessus la case visa. Que dit le conte sur la case prison ? Rien ! Du moins, rien à ce chapitre du déroulé. Il est difficile de dire aujourd'hui ce que nous révéleront les chapitres suivants. Il est délicat de le prédire lorsqu'on est, à tout bout de champ, interrompu dans ses lectures par les apparitions de l'interlude grotesque et «distrayant», Saâdani ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

